

<p>Livre du professeur : La Bruyère, <i>Les Caractères</i>, Livre XI</p> <p>Objet d'étude : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle</p> <p>Parcours : Peindre les hommes, examiner la nature humaine</p>

1. Deux séquences pédagogiques avec l'édition Folio + Lycée :

Séquence 1 :

***Les Caractères*, une peinture sociale**

Problématique : En quoi *Les Caractères* constituent-ils une galerie de portraits satiriques ?

Séance	Titre (et support)	Objectif	Pages du livre	Production élèves
1. (1h)	<p>Introduction</p> <p>Le genre des caractères</p> <p>(<i>Les Caractères</i> + groupement de textes)</p>	<p>Étudier la définition du terme « caractère ».</p> <p>Découvrir la tension entre particulier et universel qui traverse l'œuvre. La Bruyère peint les hommes en dégageant leurs singularités.</p> <p>Cependant, il examine dans le même temps leurs traits caractéristiques généraux.</p> <p>Comparer des formes littéraires : le caractère et la maxime.</p>	<p>Histoire littéraire, p. 97-99.</p> <p>GT, p. 131-133.</p>	<p>Lire l'extrait des <i>Réflexions ou Sentences et Maximes morales</i> de François de La Rochefoucauld.</p> <p>Comparez-ce texte avec <i>Les Caractères</i>. Quelle différence peut-on établir entre</p>

				les formes littéraires utilisées par La Rochefoucauld et La Bruyère pour dépeindre les hommes ?
2. (2h)	Étude d'ensemble La peinture des mœurs	Découvrir le lieu commun de l'analogie entre la peinture et l'écriture. Lire <i>Les Caractères</i> à la façon d'une galerie de portraits caricaturaux.	Présentation du texte, p. 100-103. Exercice d'application, p. 137.	En amont : première lecture cursive de l'œuvre (programmée une semaine auparavant). En classe, faire l'exercice 3. p. 137. S'appuyer sur des techniques empruntées à la peinture pour construire les portraits.
3. (3h)	Lecture analytique 1 « Ménalque »	Montrer en quoi La Bruyère souligne le caractère changeant de Ménalque en multipliant les croquis qu'il fait de lui. Étudier la notion de portrait en acte.	Remarque 7, p. 17-18, lignes 50-109.	Relevé individuel des traits saillants du texte. Rédaction collective d'une analyse détaillée sous forme d'explication linéaire pour l'oral.
4. (1h)	Étude d'ensemble L'art de l'observation	Comprendre la position d'observateur critique qu'adopte l'écrivain.	Présentation du texte, p. 98-99. GT, p. 129-131.	Étudier le texte de Montaigne. Répondre à la question 2. p. 131.

5. (3h)	Lecture analytique 2 « Cliton »	Voir comment le moraliste peint la passion du caractère pour la nourriture. Montrer en quoi Cliton constitue un caractère de l'excès. Étudier les procédés d'emphase.	Remarque 122, p. 57.	Rédaction collective d'une analyse détaillée sous forme d'explication linéaire pour l'oral.
6. (2h)	Grammaire La négation	Construire la connaissance grammaticale. Analyser un texte en entrant par la grammaire : la question de la négation.	Grammaire, La négation, p. 124-126.	Étudier le rôle de la négation dans l'élaboration de portraits. Il s'agit ici de peindre les personnages en mettant en évidence tout ce qui leur manque. Répondre aux questions 1., et 2. (<i>La grammaire pour lire</i>) et 1. et 2. (<i>La grammaire pour s'exprimer</i>), p. 125-126.
7. (2h)	Lecture analytique 3 « Gnathon »	Montrer comment le portrait tourne à la caricature, à mesure que l'auteur s'adonne au plaisir de la description. Étudier les procédés de l'hypotypose et du polyptote.	Texte, p. 56-57. Analyse, p. 58-63.	Rédaction collective d'une analyse détaillée sous forme d'explication linéaire pour l'oral et d'un commentaire pour l'écrit.
8. (2h)	Bilan évaluation	Bilan des acquis et entraînement à la contraction de texte et à l'essai.	Contraction de texte et essai, p. 112-120	

Séquence 2 :

La Bruyère, un moraliste

Problématique : En quoi l'écrivain se fait-il l'observateur critique de la vie politique et sociale de son siècle ?

Séance	Titre (et support)	Objectif	Pages du livre	Production élèves
1. (1h)	<p>Introduction</p> <p>Lecture de la société et figurations littéraires</p> <p>(<i>Les Caractères</i> + groupement de textes)</p>	<p>Étudier la construction au XVIIe siècle d'un idéal de civilité : l'honnête homme.</p> <p>S'intéresser au modèle social que La Bruyère propose à son lecteur.</p> <p>Étudier les phénomènes d'évolution et d'élargissement du lectorat au XVIIe siècle pour mieux mesurer l'ampleur de la réception des <i>Caractères</i>.</p>	<p>Histoire littéraire, p. 86-88.</p> <p>GT, p. 133-135.</p>	<p>Produire un tableau synthétique opposant l'honnête homme au pédant. Relever leurs traits caractéristiques saillants.</p> <p>Mettre en relation le modèle social proposé dans <i>Les Caractères</i> avec celui défendu par Boileau dans le groupement de textes. Pour se faire, répondre aux questions p. 135.</p>
2. (2h)	<p>Étude d'ensemble</p> <p><i>Les Caractères</i>, une ambition didactique</p>	<p>Étudier la vie de l'écrivain pour mieux saisir la formation de son jugement critique.</p> <p>Lire et analyser la préface en cours.</p>	<p>La Bruyère et son temps, p. 92-96.</p> <p>Préface, p. 11-14.</p>	<p>En classe, établir une synthèse des éléments de la vie de l'écrivain qui l'ont prédisposé à la critique sociale, à l'analyse des mœurs de son temps.</p> <p>Relever les éléments de la préface qui témoignent de l'ambition didactique des <i>Caractères</i>.</p>

3. (3h)	Lecture analytique 1 « La vanité humaine »	Montrer en quoi les différentes remarques illustrent le projet moraliste de l'auteur. Il offre une vision pessimiste de l'homme en dépeignant sa vanité.	Texte, p. 34-35 Analyse, p. 36-41.	Rédaction collective d'une analyse détaillée sous forme d'explication linéaire pour l'oral.
4. (2h)	Étude d'ensemble L'art du moraliste	Comprendre ce qui distingue un moraliste d'un moralisateur. Découvrir d'autres auteurs moralistes contemporains ou antérieurs à La Bruyère. Étudier la forme caractéristique des écrits moralistes. S'intéresser aux catégories d'analyse telles que la discontinuité et la brièveté.	Histoire littéraire, p. 82-86. Groupement de textes, p. 135-136	Établir, sous la forme d'un tableau, les caractéristiques du moraliste et du moralisateur. Lire le texte de La Fontaine, un moraliste contemporain de La Bruyère. Répondre aux questions p. 136.
5. (3h)	Lecture analytique 2 « Jalousie et émulation »	Montrer comment La Bruyère définit certains traits moraux en s'appuyant sur la comparaison et l'analogie. Distinguer le projet moraliste de l'auteur, qui instruit en corrigeant les vices de son lectorat.	Remarque 85, p. 46-47. Les mots importants, Vice/Vertu, p. 109-111.	Rédaction collective d'une analyse détaillée sous forme d'explication linéaire pour l'oral. Proposer une analyse des occurrences de « vice » et « vertu » dans le texte.

		un être pétri de contradictions.		
8. (2h)	Bilan évaluation	Bilan des acquis et entraînement à la contraction de texte et à l'essai.	Contraction et essai, p. 10-14 du livre du professeur.	

2. Utilisation du dossier avec les élèves

Rubrique du dossier	Consignes élèves	Vers la séquence
1. Histoire littéraire	<p>En classe, synthétiser, sous la forme d'un tableau, les caractéristiques du baroque, d'une part, et du classicisme, d'autre part.</p> <p>À la maison, faire des recherches sur les écrivains moralistes qui ont marqué le siècle (Boileau, La Fontaine, Bossuet). Trouver les points de ressemblance et de dissemblance avec l'œuvre de La Bruyère.</p>	<p>Séance d'introduction.</p> <p>Entraînement au commentaire : reconnaître les caractéristiques des styles classique et baroque.</p> <p>Entraînement à l'essai : comprendre la différence entre un moraliste et un moralisateur.</p> <p>Construire un solide bagage historique pour étayer les commentaires.</p>
2. La Bruyère et son temps	À la maison : Écrire un texte de quelques lignes sur le lien entre la vie de l'auteur et le choix de l'écriture moraliste.	Préparation à la dissertation.
3. Présentation des <i>Caractères</i>	<p>À la maison : Faire des fiches personnelles sur les différents thèmes qui traversent l'œuvre (la définition des caractères, la peinture des hommes, la critique sociale...).</p> <p>Lecture en classe : déterminer, sous la forme d'un tableau, les éléments fondant la critique politique et sociale des <i>Caractères</i>.</p>	<p>Études d'ensemble.</p> <p>Préparation à l'essai et au commentaire.</p>
4. Les mots importants des <i>Caractères</i>	À la maison, choisir un terme représentatif du livre XI des <i>Caractères</i> , le définir et analyser aux moins deux occurrences dans le texte.	<p>Séances d'études transversales de l'œuvre.</p> <p>Préparation au commentaire.</p>
5. Contraction de texte et essai	Lecture autonome de la méthode.	Entraînement à la contraction de texte et à l'essai.

	En classe, s'exercer à la contraction de texte et à l'essai. S'entraîner sur le texte, p.112-115.	
6. La grammaire	<p>En classe, pour entrer dans un texte par la grammaire.</p> <p>En classe, pour s'entraîner à l'épreuve orale.</p> <p>À la maison, pour construire les connaissances grammaticales.</p> <p>En classe, pour accompagner une séance de langue.</p>	<p>Séance de langue.</p> <p>Préparation à la lecture analytique.</p> <p>Exercice de prolongement d'une séance de langue ou de lecture.</p>
7. GT	<p>Lecture à la maison des différents textes.</p> <p>En classe, rédiger, à partir des textes, une synthèse des différents points de vue des auteurs sur les vices de leur temps.</p>	<p>Étude d'ensemble.</p> <p>Entraînement à l'essai.</p>
8. Exercices d'appropriation	Lecture à la maison.	Les exercices accompagnent la lecture cursive des élèves.

3. Préparation à l'écrit : Contraction de texte + Essai

Dans le chapitre « Que philosopher, c'est apprendre à mourir » des Essais, Michel de Montaigne invite son lecteur à se préparer à la mort : en s'accoutumant à l'idée de sa finitude, l'homme se libère de la peur de mourir, et peut vivre alors plus sereinement.

Lisez attentivement le texte suivant avant d'en proposer une contraction (le texte fait 901 mots, votre contraction doit en comporter environ 225). Il s'agit d'un extrait du chapitre « Que philosopher, c'est apprendre à mourir », du livre I des *Essais* de Michel de Montaigne (édition de Pierre Michel, Paris, Galimard, « Folio classique », 1973).

Et pour commencer à lui ôter son plus grand avantage contre nous, prenons toute voie contraire à la commune¹. Ôtons-lui l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le, n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tous instants représentons-là à notre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqûre d'épingle, remâchons soudain : « Eh bien ? Quand ce serait la mort même ? » et là-dessus, raidissons-nous et efforçons-nous. Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et nous ne laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort et combien de prises elle la menace. Ainsi faisaient les Égyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmi leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche d'un corps d'homme mort, pour servir d'avertissement aux conviés. [...]

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. La préméditation de la mort est préméditation de liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. [...]

Je suis de moi-même non mélancolique, mais songe-creux². Il n'est rien de quoi je me sois dès toujours plus entretenu que des imaginations de la mort : voire en la saison la plus licencieuse³ de mon âge, parmi les dames et les jeux, tel me pensait empêché à digérer à part moi quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque espérance, cependant que je m'entretenais de je ne sais qui, surpris les jours précédents d'une fièvre chaude, et de sa fin, au partir d'une fête pareille, et la tête pleine d'oisiveté⁴, d'amour et de bon temps, comme moi, et qu'autant m'en pendait à l'oreille : « *Jam fuerit, nec post unquam revocare licebit*⁵ ».

Je ne ridais plus mon front de ce pensement-là⁶, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqûres de telles imaginations. Mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doute. Autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur et frénésie ; car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne fit moins d'état de sa

¹ Comprendre : « Prenons une voie tout à fait contraire à celle que nous prenons couramment »

² Rêveur

³ Légère

⁴ Loisir

⁵ Lucrèce, *De la nature des choses*, chant III : « Bientôt le temps présent ne sera plus et jamais plus nous ne pourrons le rappeler. »

⁶ Cette pensée-là

durée. Ni la santé, que j'ai joui jusques à présent très vigoureuse et peu souvent interrompue, ne m'en allonge l'espérance, ni les maladies ne me l'accourcissent. À chaque minute il me semble que je m'échappe. [...] De vrai, les hasards et dangers nous approchent peu ou rien de notre fin ; et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'autres sur nos têtes, nous trouverons que, gaillards et fiévreux, en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos, elle nous est également près. [...].

Ce que j'ai affaire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fût-ce d'une heure. Quelqu'un, feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un mémoire de quelque chose que je voulais être faite après ma mort. Je lui dis, comme il était vrai, que n'étant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, je m'étais hâté de l'écrire là, pour ne m'assurer point d'arriver jusque chez moi⁷. Comme celui qui continuellement me couvre de mes pensées et les couche en moi, je suis à toute heure préparé environ de ce que je puis être. Et ne m'avertira rien de nouveau la survenance de la mort.

Il faut toujours être botté et prêt à partir [...] L'un se plaint plus que de la mort, de quoi elle lui rompt le train d'une belle victoire ; l'autre, qu'il lui faut déloger⁸ avant qu'avoir marié sa fille, ou contrôler l'institution de ses enfants ; l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commodités principales de son être⁹.

Je suis pour cette heure en tel état, Dieu merci, que je puis déloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me peser. Je me dénoue partout ; mes adieux sont à demi pris de chacun, sauf de moi. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en déprit plus universellement que je m'attends de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines. [...]

Je veux qu'on agisse, et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant¹⁰ d'elle, et encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui, étant à l'extrémité, se plaignait incessamment, de quoi sa destinée coupait le fil de l'histoire qu'il avait en main, sur le quinzième ou seizième de nos Rois. [...]

Il faut se décharger de ces humeurs vulgaires, et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetières joignant les églises, et aux lieux les plus fréquentés de la ville, pour accoutumer, disait Lycurgue, le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, et afin que ce continuel spectacle d'ossements, de tombeaux et de convois nous avertisse de notre condition [...].

Exemple d'une contraction de texte :

Paragraphe 1 : Selon Montaigne, il faut s'accoutumer à l'idée de la mort. Pour cela, il faut s'imaginer qu'elle peut survenir à tout moment.

⁷ Comprendre : « Je lui dis, comme il était vrai, que je n'étais qu'à une lieue de ma demeure, et que, bien portant et en forme, je m'étais hâté de l'écrire là, parce que je ne savais pas si j'allais mourir en rentrant chez moi. »

⁸ Déloger : quitter la terre, mourir

⁹ Les agréments essentiels de son existence

¹⁰ Indifférent

Paragraphe 2 : La peur de la mort découle de son caractère imprévisible. Or, si nous nous attendons à la trouver partout, alors nous nous libérons de nos craintes. Accepter sa propre mort, c'est accéder à une vie de liberté.

Paragraphe 3 et 4 (jusqu'à « sans doute ») : Montaigne témoigne de son expérience : l'idée de la mort ne l'a jamais quitté, même dans sa jeunesse insouciante. Cette pensée ne lui causait pas de tristesse puisqu'il s'y était habitué.

Paragraphe 4 (à partir de « autrement de ma part ») et 5 : Ce n'est pas la maladie qui rapproche Montaigne de la mort. En effet, un homme peut décéder à tout moment, qu'il soit en bonne santé ou non. Conscient que sa fin approche, l'écrivain agit en conséquence : il va même jusqu'à rédiger une note en plein déplacement plutôt que de prendre le risque de mourir en rentrant chez lui, avant d'avoir écrit.

Paragraphe 6,7 et 8 : Il faut se préparer à mourir à tout instant. L'essayiste condamne l'attitude des hommes qui regrettent de partir trop tôt, alors qu'ils n'ont pas achevé leur œuvre. Pour Montaigne, la vie ne doit pas être consacrée à l'inaction, mais il ne faut pas s'attendre pour autant à accomplir parfaitement un travail : il faut se préparer à être interrompu en chemin.

Paragraphe 9 : Il nous faut nous habituer à la mort. Ainsi, le rôle des cimetières est de rappeler aux passants leur condition de mortels.

Essai : Peut-on se libérer de la peur de la mort ?

Source de peur et d'angoisse, la mort constitue un événement qui échappe à la compréhension humaine. Si on l'observe sans cesse autour de nous, il est impossible d'en faire l'expérience. On peut la définir comme le terme de la vie : en ce sens, elle s'oppose à la naissance. Dans certaines religions, elle peut aussi représenter le moment de la séparation entre l'âme et le corps. Toutefois, qu'elle soit perçue comme une fin absolue ou un passage, elle reste toujours redoutée. Afin de se libérer de la crainte de la mort, une solution se présente à nous : il faudrait paradoxalement s'exercer à y penser régulièrement, pour la démystifier. L'homme devrait s'astreindre à cette obligation morale pour prendre conscience de sa propre condition. Mais, ce travail d'ascèse, qui pousse l'homme à reconnaître tous les jours sa propre fin, peut paraître bien ambitieux...

Penser à la mort nous permet-il de nous en libérer ?

Première partie : Pour se libérer de la peur de la mort, il faut s'accoutumer à l'idée.

Il semble, de prime abord, que l'accoutumance à l'idée de la mort permet de chasser toute crainte chez l'homme. Ainsi, la peur réside dans la part d'inconnu que comporte un phénomène. La peur enfantine du noir, par exemple, trouve sa source dans l'obstruction momentanée de notre perception. C'est parce que nous ne pouvons pas voir le phénomène que nous le craignons. Dans le livre I de ses *Essais*, Montaigne enjoint à son lecteur de s'accoutumer au plus vite à l'idée de la mort, jusqu'à ce qu'elle fasse partie de son quotidien. À force de l'imaginer, elle perd son caractère étranger et lointain. C'est ainsi qu'il faut entendre la phrase rapportée au discours direct, qui sonne comme un défi, une bravade : « Eh bien ?

Quand ce serait la mort même ? ». Désormais accoutumé à l'idée de la mort, l'essayiste ne se formalise plus de son advenue.

À l'inconnu s'ajoute également la dimension imprévisible de la mort. Savoir que l'on pourrait s'éteindre à tout instant constitue sans nul doute une peur existentielle. Cependant, selon l'essayiste, il faudrait faire sienne cette imprévisibilité. En effet, nous savons que nous sommes amenés à mourir à un moment que nous ne saurions déterminer. Montaigne affirme ainsi que la mort se trouve aussi près « en la mer et en nos maisons, en la bataille et en repos ». Plutôt que de redouter ce jour, qui arrivera de manière aléatoire, il faut s'imaginer mourir à tout moment. Dès lors, l'homme ne saurait être surpris en rencontrant sa fin : il se sera dûment préparé.

Enfin, l'accoutumance de l'homme à sa condition lui permet de mieux vivre le moment présent. S'il est prêt à mourir à toute heure, il savoure mieux les instants fugaces qui lui sont offerts. Montaigne se dit heureux de mourir en s'occupant de son jardin. Le philosophe ne se perd pas dans des considérations qui ne sont pas de son ressort, tel ce père regrettant de mourir avant d'avoir marié sa fille. Il fait preuve de stoïcisme, en se détachant d'un événement sur lequel il n'a nulle prise, la mort. Dès lors, plutôt que de se préoccuper de la douleur ou de l'héritage qu'il laissera après lui, il préfère vivre l'instant présent.

Transition : Cependant, une telle accoutumance quotidienne à l'idée de la mort pourrait aussi s'avérer pesante pour l'individu. Il est illusoire de penser que le ressassement d'une idée suffit à maîtriser la peur qu'elle provoque.

Deuxième partie : Cet exercice d'ascèse est difficilement atteignable pour l'homme.

La mort reste, malgré nos tentatives de représentation, un inconnu qui se dresse devant nous. Ainsi, elle échappe totalement à notre conscience : quand nous passons de la vie à la mort, nous n'en faisons pas l'expérience, puisque nous ne sommes plus. Nous ne pouvons pas avoir recours à l'expérience des autres, à des témoignages. Dès lors, il serait illusoire de penser pouvoir maîtriser sa peur. Dans son conte *Candide*, Voltaire remet ainsi en cause l'attitude hautaine et mensongère de certains philosophes, qui se pensent au-dessus des incertitudes de l'existence. Alors que Candide assiste à un véritable massacre durant la guerre de Sept Ans, il ne peut s'empêcher de frissonner d'effroi devant la mort des soldats et des civils : « Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. » Au moment de faire face à la mort, le philosophe, auquel est comparé le personnage, chercherait à échapper à son sort.

Ainsi, ce projet est inatteignable précisément parce qu'une telle ascèse est trop ambitieuse pour l'homme. Tout d'abord, si Montaigne affirme, dans les *Essais*, n'être nullement perturbé à l'idée de penser à la mort pendant des moments festifs ou heureux, il n'en est pas de même pour le reste des hommes. Vivre continuellement sous l'épée de Damoclès que constitue la menace d'une mort imminente ne saurait être la condition d'une vie pleine et sereine. La Bruyère, fin observateur des mœurs, condamne ainsi le stoïcisme comme étant ni plus ni moins un « jeu de l'esprit ». En invitant l'homme à regarder « froidement la mort », les stoïciens « lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible » (« De l'homme », 3). C'est méconnaître grandement le cœur humain que de le pousser à vivre avec une idée qui l'effraye.

Enfin la peur de la mort n'est pas une émotion condamnable en soi. Dans la pratique, elle sauve souvent les individus : en écoutant leur peur, ou leur instinct de survie, ils évitent des situations dans lesquelles ils auraient pu rencontrer leur fin. De même, c'est encore la peur de mourir, de ne faire qu'un avec le vide, qui pousse l'homme à s'interroger sur sa propre condition. Dans la fable « La Mort et le Malheureux » de Jean de La Fontaine, un homme appelle la mort à son secours. Mais, au moment de la rencontrer, il ne peut que ressentir de l'effroi. Il lui ordonne de partir, et s'écrie alors : « « Qu'on me rende impotent,/Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme/Je vive ; c'est assez, je suis plus que content. », et le moraliste de renchérir « Ne viens jamais, ô Mort ; on t'en dit tout autant. » C'est donc la peur de la mort qui donne au malheureux la force de vivre, et de surmonter les obstacles pénibles qu'il rencontre sur son chemin.

Transition : S'il paraît illusoire de se libérer de la peur de la mort en elle-même, il est cependant possible pour l'homme d'accepter sa condition.

Troisième partie : En se délivrant d'une conception de la mort qui fait d'elle une fin absolue, l'individu peut alors accepter le caractère passager de son existence.

Même si l'homme a une vie à la durée déterminée, finie, il ne se réduit pas à néant au moment de sa mort. Tout individu laisse une trace, même fugace, de son passage sur terre. Qu'elle soit liée au souvenir laissé dans l'esprit de nos connaissances, ou à une œuvre léguée aux générations futures, il y a toujours quelque chose qui nous survit. Ainsi, La Bruyère adresse ses *Caractères* aux lecteurs à venir : « j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini, et plus régulier, à la postérité. ». Son œuvre vivra après lui, grâce à ses lecteurs.

Il appartient aux vivants d'honorer collectivement la mémoire des défunts pour qu'ils ne tombent pas dans l'oubli. Lorsque l'individu se trouve confronté à la mort d'un proche, il souffre la perte irrémédiable d'un être cher. Les cimetières et les rites funéraires constituent alors moins un *memento mori*, comme l'affirmait Montaigne, qu'un hommage des vivants aux morts, une tentative collective de combler le vide laissé par le défunt. Dans la pièce éponyme de Sophocle, Antigone lutte ainsi pour donner une sépulture à son frère. Elle souhaite honorer sa mémoire, mais aussi accompagner le voyage de son âme. La société des vivants, par ses rites et ses coutumes funéraires, donne aux morts une continuation dans la mémoire, en marquant leur passage sur terre.

Enfin, plutôt que d'agir sous la continuelle menace d'une mort prochaine, il faudrait travailler à accepter notre finitude, sur le mode de la joie. Une certaine beauté réside dans la dimension éphémère de nos vies. Dans sa chanson « Supplique pour être enterré en plage de Sète », le chanteur Georges Brassens imagine un testament : il affirme vouloir être enterré sur une plage où il a passé son enfance. Loin d'adopter la solennité de ton qui convient à ce genre de sujets, il moque les pharaons et leurs pyramides, préférant quant à lui trouver son dernier repos sur une simple plage, où la vie bat encore son cours : « Vous envierez un peu l'éternel estivant,/Qui fait du pédalo sur la vague en rêvant,/Qui passe sa mort en vacances. » Abandonnant avec dérision les considérations terrestres, on accueille la mort avec joie.

Conclusion : S'accoutumer à la menace de la mort, à son imprévisibilité, permet de lutter contre la peur que nous en avons. Néanmoins, un tel exercice d'ascèse paraît extrêmement difficile à tenir pour l'homme. Rien ne garantit que, malgré une vie de préparation, l'individu ne connaîtra pas un sentiment d'effroi au moment de l'approche imminente de son décès. Plutôt que de vivre constamment avec cette idée en tête, il faudrait travailler à changer la conception que nous avons de notre condition : c'est en acceptant la mort comme un passage, en accueillant avec humilité la dimension éphémère de nos vies, que nous apprendrons à mieux vivre avec elle.

4. Comprendre l'œuvre avec la grammaire (les items de la classe de seconde)

Le verbe : valeurs temporelles, aspectuelles, modales

Commentez les phrases suivantes en vous appuyant sur l'analyse des valeurs temporelles, aspectuelles et modales des verbes.

1. « La vie est courte et ennuyeuse : elle se passe toute à désirer. » (p. 25)
2. « Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, et je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. » (p. 28)

Réponses :

1. Les verbes « est » et « passe » sont conjugués au présent de l'indicatif. Ils ont une valeur aspectuelle de présent de vérité générale. Le moraliste livre ici une observation qui a une dimension intemporelle et universelle.
2. Les verbes « suppose » et « médite » sont conjugués au présent de l'indicatif. Ils ont une valeur temporelle de présent d'énonciation. Le verbe « soient » est conjugué au subjonctif présent. Il a une valeur aspectuelle d'inaccompli, et envisage le procès dans son déroulement, sans en envisager la fin. Ce qui intéresse le moraliste ici, c'est de considérer une vie éternelle, qui n'aurait pas de terme. Il a, de plus, une valeur sémantique virtuelle : le lecteur est transporté un temps dans une situation imaginaire. Les verbes « pourrait » et « feraient » sont conjugués au conditionnel présent. Ils ont une valeur modale d'éventualité. L'écrivain envisage ce qui se déroulerait si les hommes vivaient éternellement. Les verbes « font » et « sont » sont conjugués au présent de l'indicatif. Ils ont une valeur temporelle de présent actuel élargi : ils se réfèrent à la situation actuelle, dans laquelle hommes sont mortels.

Le verbe : la concordance des temps

Analyser la concordance des temps dans la phrase suivante. Commentez l'effet produit.

« Quoi que j'aie pu dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort. Les hommes semblent être nés pour l'infortune, la douleur et la pauvreté ; peu en échappent ; et comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devraient être préparés à toute disgrâce. » (p. 26)

Réponse :

Le verbe « aie » est conjugué au présent du subjonctif dans le cadre d'une proposition subordonnée conjonctive de concession introduite par la conjonction de subordination « quoi que ». La concession rend compte d'un autre point de vue, autrefois adopté par La Bruyère, mais qui est ici rejeté hors du champ de l'actualisation, c'est-à-dire que ce point de vue ne correspond plus à ce qu'il pense désormais. Le subjonctif permet, dans la concession, de rendre compte de la complexité de la pensée du moraliste, qui admet ainsi ses contradictions.

Les verbes « ont », « semblent », « échappent » et « peut » sont conjugués au présent de l'indicatif, ils se réfèrent à une situation observée.

Le verbe « devraient » est au conditionnel présent. Il est situé dans le futur par rapport à la situation évoquée. Il est utilisé ici pour atténuer le sens lexical du verbe « devoir ».

Les accords entre le sujet et le verbe :

Justifiez les accords des verbes au sein des phrases suivantes, en les rapportant à leurs sujets :

1. « Ils ont eu un songe confus, informe, et sans aucune suite ; ils sentent néanmoins, comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi longtemps. » (p. 29)
2. « Il n'y a nuls vices extérieurs et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants ; ils les saisissent d'une première vue, et ils savent les exprimer par des mots convenables : on ne nomme point plus heureusement. Devenus hommes, ils sont chargés à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moqués. » (p. 32)

Réponses :

1. Le verbe « ont eu » s'accorde avec le pronom personnel à la troisième personne du pluriel « Ils ». Le verbe « sentent » s'accorde avec le pronom à la troisième personne du pluriel « ils ». Le verbe « s'éveillent » s'accorde avec le pronom relatif sujet « qui », qui transmet le genre et le nombre de son antécédent « ceux ». Le verbe « ont dormi » s'accorde avec le pronom personnel à la troisième personne du pluriel « ils ».
2. Le verbe « a » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « il ». Le verbe « soient aperçus » s'accorde avec le pronom relatif sujet « qui », qui transmet le genre et le nombre de ses antécédents « vices » et « défauts ». Le verbe « saisissent » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « ils ». Le verbe « savent » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « ils ». Le verbe « nomme » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « on ». Le verbe « sont chargés » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « ils ». Le verbe « sont moqués » s'accorde en genre et en nombre avec le pronom personnel « ils ».

Les accords dans le Groupe Nominal

Justifiez les accords des adjectifs au sein de la remarque suivante.

« Les hommes en un sens ne sont point légers, ou ne le sont que dans les petites choses. Ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienséances ; ils changent de goût quelquefois : ils gardent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes et constants dans le mal, ou dans l'indifférence pour la vertu. » (p. 15)

Réponses :

- L'adjectif attribut « légers » s'accorde au masculin pluriel avec le sujet « les hommes ».
- L'adjectif épithète lié « petites » s'accorde au féminin pluriel avec le nom commun « choses ».
- Les adjectifs épithètes liés « mauvaises » et « fermes » s'accordent au féminin pluriel avec le nom commun « mœurs ».
- L'adjectif épithète détaché « constants » s'accorde au masculin pluriel avec le pronom à la troisième personne du pluriel « ils ».

Les relations au sein de la phrase complexe : juxtaposition/coordination/subordination

Identifiez dans l'extrait suivant les propositions juxtaposées, coordonnées et subordonnées.

« Ainsi le sage, qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de tous les événements et de tous les maux : ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauraient lui arracher une plainte ; le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute, et il demeurerait ferme sur les ruines de l'univers : pendant que l'homme qui est en effet sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine qui est en pièces. » (p. 16)

Réponses :

- **Proposition juxtaposée :**

Une proposition juxtaposée est une proposition introduite par un signe de ponctuation.

- « ; le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute »

- **Propositions coordonnées :**

Une proposition coordonnée est une proposition introduite par une conjonction de coordination.

- « ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauraient lui arracher une plainte »,
- « et il demeurerait ferme sur les ruines de l'univers »

- **Propositions subordonnées :**

Une proposition subordonnée est une proposition introduite par un pronom relatif ou par une conjonction de subordination.

- « qui n'est pas »,
- « qui n'est qu'imaginaire »,
- « pendant que l'homme [...] sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien perdu ou pour une porcelaine »,
- « qui est en effet »,
- « qui est en pièces. »

Les propositions relatives introduites par dont/auquel/duquel

Relevez dans la phrase suivante toutes les propositions relatives. Indiquez, pour chaque pronom relatif, sa fonction et son antécédent.

La proposition relative est une proposition introduite par un pronom relatif de forme simple (qui, que, quoi, dont, où...) ou de forme complexe (auquel, duquel...).

« Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il sait qu'il y a dans ces arts des règles et une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connaît ni l'usage, ni le nom, ni la figure ; et il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'apprentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. » (p. 47)

Réponses :

« qui a travaillé une bonne épée » : *qui* est un pronom relatif de forme simple ; *un ouvrier* est son antécédent ; sa fonction est sujet du verbe « a travaillé ».

« qui vient d'achever une belle figure » : *qui* est un pronom relatif de forme simple ; *un statuaire* est son antécédent ; sa fonction est sujet du verbe « vient ».

« qu'on ne devine point » : *qu'* est un pronom relatif de forme simple ; *une méthode* est son antécédent ; sa fonction est complément d'objet direct du verbe « devine ».

« dont il ne connaît ni l'usage, ni le nom, ni la figure » : *dont* est un pronom relatif de forme simple ; *des outils* est son antécédent ; sa fonction est complément des noms *usage*, *nom* et *figure*.

5. Proposition de lectures complémentaires

Honoré de Balzac, *Illusions perdues* (1837)

Honoré de Balzac, *La Recherche de l'absolu* (1834)

Albert Camus, *La Peste* (1947)

Jean de La Fontaine, *Fables* (1668)

Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839)